UN GRAND BIENFAITEUR DES AVEUGLES

-- MAURICE DE LA SIZERANNE

Lucien Roure

HV1967
.R68
1924

M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND

L
cop

20 Avril 1924
Études (Revue Catholique d'Intérêt général — 61e année Janvier 1924, 20-8.
pp. 197-213

UN GRAND BIENFAITEUR DES AVEUGLES
MAURICE DE LA SIZERANNE

Durant tout un quart de siècle, les habitants du quartier des Invalides, à Paris, s'étaient habitués à voir passer le matin, vers midi, le soir, par leurs larges avenues, un aveugle à la silhouette mince, la tête droite, le front au vent, à la démarche régulière mais toujours pressée, entraînant son guide plutôt qu'il ne le suivait. C'était M. Maurice de la Sizeranne au bras de son fidèle Prosper. Il se rendait de son appartement de l'avenue de Breteuil au siège de l'Association Valentin Haüy, situé dès 1895 au milieu de la même avenue pour émigrer en 1907 au n° 9 de la rue Duroc[1].

Issu d'une ancienne famille du Dauphiné, Maurice de la Sizeranne était né à Tain (Drôme), le 30 juillet 1857. Son père, Max de la Sizeranne, peintre et dessinateur de talent, habitait sa belle demeure de Tain ou le château de Margès, qui se cache au creux d'un vallon à quelques lieues de la ville; propriétaire de vignobles sur le fameux coteau de l'Hermitage, il les avait reconstitués et mis en valeur. Sa mère, née aussi de la Sizeranne, était la fille du comte Monier de la Sizeranne et de Mlle de Cordoüe, issue elle-même d'une branche de la vieille famille espagnole de ce nom fixée en France. Le comte de la Sizeranne, député sous la monarchie de Juillet, sénateur de l'Empire, eut une carrière politique et littéraire non sans éclat. Quatre enfants prirent place au foyer du comte Max : Maurice, deux filles, Alix, devenue la baronne de Séréville, morte en 1920, et Marie, morte à vingt ans en 1880, Robert le futur commentateur de Ruskin, le critique d'art si réputé.

1. De 1888 à 1895, le siège de l'A. V. H. fut au domicile même de M. de la Sizeranne, 14, avenue de Villars. Lorsque celui-ci s'établit 9, avenue de Breteuil, l'A. V. H. se transporta au 31 de cette avenue.

Maurice avait neuf ans quand, un jour qu'il jouait à l'arc dans le jardin du château, une flèche lancée en hauteur et qu'il suivait du regard lui retomba dans l'œil droit. L'enfant n'en voulut d'abord rien dire. Il dut enfin avouer son mal. Quand on le mena à l'oculiste, celui-ci s'écria : « Mais c'est l'œil gauche qu'il faut soigner! » Le traitement fut cruel : les anesthésiques n'étaient pas encore employés. Un jour qu'on devait employer le fer, l'enfant se mit à cheval sur la chaise et s'agrippa au dossier. Durant toute l'opération, il ne fit pas un mouvement. Mais Maurice, qui sentait ce dont il était menacé, avait des désespoirs terribles à se rouler par terre. Quand il fit sa première communion à douze ans, il était complètement aveugle. Il s'y prépara au collège des Pères Jésuites de Mongré, où il fut envoyé en compagnie de son précepteur. Tout le monde fut frappé du grand changement qui, dès lors, s'opéra en lui : plus jamais il ne se plaignit de sa cécité. Son sacrifice était fait.

Il passa quelque temps à Arras, où l'attirait l'affection d'une amie de sa famille, dans une école pour aveugles, tenue par des religieuses. Sur sa demande, ses parents l'envoyèrent bientôt à Paris, à l'Institution Nationale des Jeunes Aveugles. Plus tard, il dira le bonheur qu'il eut d'y rencontrer les conseils et la direction d'excellents aumôniers. Il allait en sortir après cinq ans d'études (1872-1877), quand une vacance fâcheuse se produit dans un poste de professeur de musique. Il se met sur les rangs, passe l'examen et entre en fonctions. Mais sa santé le force bientôt à se retirer. Ce trait nous semble caractériser à merveille ce que sera, toute sa vie, la manière de Maurice de Sizeranne : la réalisation prompte d'une idée intensément mûrie, sans aucune préoccupation personnelle, dans une vue très haute.

*

En 1881, paraissait une modeste brochure intitulée : *Les Aveugles utiles, ouvriers, accordeurs, professeurs, organistes.* Elle était signée de Maurice de la Sizeranne. Celui-ci avait alors vingt-quatre ans. C'était son manifeste. Il posait, il proclamait en public la pensée qui marquera l'orientation de toute sa vie, dont il poursuivra jusqu'à la fin, sans relâche, sans répit, la réalisation. « Qu'est-ce qu'un aveugle au point

de vue social? » demandait-il. Et il répondait : « A en croire beaucoup de personnes, c'est un être à part, inutile à la société, pour laquelle il est une charge s'il est pauvre et un embarras s'il est riche. Dans le premier cas, il est fatalement voué à la mendicité, dans le second à l'oisiveté, dans tous les deux à l'ignorance. » Voilà le préjugé à combattre, voilà l'erreur funeste à détruire.

Sans doute, sur certains points, et comme puissance de production, l'aveugle est et restera communément inférieur au clairvoyant. Faut-il pour cela même le considérer comme un incapable? La vue est un précieux outil, j'en conviens. Est-ce un outil indispensable? Ne peut-il être suppléé par aucun autre? Si l'aveugle ne peut exercer suffisamment tous les emplois, toutes les professions que pratique le clairvoyant, n'en est-il pas dont il soit à même de s'acquitter, où il puisse trouver soit un gagne-pain honorable, soit un appoint de ressources, soit, s'il est riche, une occupation?

En un mot, l'aveugle est-il condamné irrémédiablement à demeurer un être inutile, un fardeau pour la société ou les siens?

A ces questions, on sait la réponse qu'apportait Maurice de la Sizeranne. L'aveugle peut occuper dans la société une place utile ; ce n'est pas fatalement un incapable et un parasite. L'aveugle qui tend sa sébille au porche de l'église tandis que son caniche repose à ses pieds, l'aveugle qui joue de l'accordéon sur le Pont des Arts n'est pas le type nécessaire de l'aveugle. Il en est d'autres. L'aveugle peut travailler, peut produire, se rendre utile.

Pris dans leur ensemble, les aveugles sont des hommes comme les autres, avec une infériorité organique partielle. Écartons pour le moment ceux chez qui la perte de la vue est la suite d'une affection cérébrale, d'un rachitisme congénital, comme parmi les clairvoyants utiles nous ne ferons pas rentrer les dégénérés et les incurables. « La cécité en soi n'altère pas les facultés intellectuelles », disait Maurice de la Sizeranne dans son livre *Les Aveugles par un Aveugle*, et il poussait vivement sa démonstration.

Il est vrai, l'aveugle de naissance restera privé de certaines notions que les yeux seuls peuvent donner; mais trop souvent on s'en exa-

gère le nombre et l'importance. D'abord, il y a relativement peu d'aveugles de naissance ; ensuite, je ne crois pas téméraire de soutenir que, philosophiquement, le sens de la vue n'a point la prépondérance qu'on est tenté de lui accorder *a priori*. L'ouïe et le toucher fournissent plus de connaissances, surtout plus de connaissances précises, que la vue, qui trompe souvent et qui a constamment besoin d'être contrôlée par le toucher, *cette vue de près*. L'ouïe met l'homme en communication directe avec ses semblables, par conséquent avec le monde moral et intellectuel ; le toucher, le goût, l'odorat et encore l'ouïe le mettent en relation avec le monde physique. Qu'est-ce donc qui lui manque, et qu'est-ce que la vue ajoute aux connaissances intellectuelles? Les notions de couleurs, de perspective, d'un certain beau physique, et c'est tout. A part cela, il n'est pas de notions qu'un bon enseignement (c'est de rigueur) ne puisse donner à l'aveugle-né [1].

Avec un enseignement approprié, on tirera de la moyenne des aveugles ce qu'on tire de la moyenne des clairvoyants. Un Fawcett (1833-1884) qui, aveugle, exerça en Angleterre les fonctions de Ministre des Postes sous le ministère de Gladstone de 1881 à 1884, un Vidal (1831-1892), élève de Barye, aveugle à vingt-deux ans, qui s'est fait un nom comme sculpteur animalier, un Pierre Villey, aveugle depuis l'âge de quatre ans, docteur ès lettres avec une thèse de valeur sur Montaigne, auteur d'une édition critique des *Essais*, professeur de littérature française à l'Université de Caen, seront toujours des exceptions. N'est pas qui veut aveugle célèbre. Mais aussi tous les clairvoyants ne sont pas des Pasteur, des Rude ou des Henri Poincaré. La masse des uns et des autres se tient à un niveau sensiblement égal. Chose assez curieuse et imprévue. Pour l'imagination, les aveugles l'emporteraient peut-être sur les clairvoyants. C'est encore la remarque de Maurice de la Sizeranne :

Tout ce qui s'adresse à l'imagination a un singulier attrait pour eux. Les récits historiques, les voyages et les œuvres purement littéraires enthousiasment, je crois, beaucoup plus l'écolier aveugle que l'écolier clairvoyant. Dans nos écoles spéciales, les cours d'histoire, de géographie et de littérature sont suivis par les élèves un peu intelligents avec un entrain remarquable. Les aveugles ont une passion pour la lecture faite à haute voix... La poésie est une des idolâtries

1. Ouvrage cité, p. 29-31. Cet ouvrage, comme tous ceux de Maurice de la Sizeranne, se trouvent en dépôt au siège de l'A. V. H., 9, rue Duroc, Paris, VIIe.

des aveugles. Plus des deux tiers des livres qu'ils écrivent pour leur bibliothèque particulière sont des recueils de vers[1].

On peut ajouter que l'aveugle disposant de moins de moyens de rappel, de notes, de livres, doit plus souvent mettre sa mémoire à réquisition ; ainsi, elle se développera d'elle-même. Et ce lui sera une grande ressource pour toute sa vie intellectuelle et même matérielle. Par ailleurs, « la cécité prédispose à l'observation. Quand on ne voit pas, et qu'on veut tirer bon parti de ses autres facultés, on est obligé d'analyser, de raisonner davantage toutes les perceptions, toutes les impressions[2]. » Ce n'est pas que les métaphysiciens abondent chez les aveugles. Serait-ce un si grand profit ? Et les métaphysiciens sont rares partout. Ce n'est pas non plus que l'aveugle soit mieux préparé par nature à la vie recueillie et méditative. Quand, nous, clairvoyants, nous voulons faire le silence en nous, nous fermons les yeux, et en voyant passer l'aveugle, les paupières closes, nous nous imaginons qu'il est tout entier à sa vie intérieure. Mais le monde fait irruption en lui par d'autres sens, par des portes moins largement ouvertes chez le clairvoyant. On pourrait même dire que si la vue favorise la dispersion de l'âme, il arrive, d'autre part, que les spectacles du dehors qui jouissent d'une certaine continuité arrêtent et fixent l'attention. Une classe d'écoliers aveugles est autant portée à la dissipation qu'une classe de clairvoyants. Mille bruits, mille sensations diverses viennent frapper leur organisme plus délicat, et faire surgir de multiples questions dans leur esprit inquiet.

En confirmation de sa thèse, Maurice de la Sizeranne a raconté l'excursion qu'il fit, en compagnie de son frère Robert, au mois d'août 1891, à travers l'Allemagne et le Danemark[3]. Il se proposait de visiter l'Institut royal des Aveugles de Copenhague et l'Institution de Kiel, puis, en cours de route, d'entendre *Parsifal* à Bayreuth : Maurice de la Sizeranne était un wagnérien fervent. Il veut bien accorder qu' « un aveugle profite d'un voyage infiniment moins qu'un clairvoyant », et il ne prétend pas « n'avoir rien perdu en

1. Ouvrage cité, p. 34-36. — 2. *Ibidem*, p. 52.
3. *Impressions et Souvenirs d'Aveugle : Ce qu'un Aveugle voit en voyage.*

perdant la vue ». Mais il demande qu'on le croie lorsqu'il affirme qu'il reste à l'aveugle nombre de renseignements et d'impressions à recueillir en voyageant qui lui échapperaient s'il demeurait dans son fauteuil. Pour lui, il a conscience que rarement il a fait une excursion, visité un pays, un monument, sans ressentir un accroissement de vie intellectuelle. Et combien d'autres aveugles lui ont dit avoir goûté ce contact bienfaisant avec les réalités extérieures, avec l'art, avec l'histoire! Puis l'aveugle est sensible à une foule d'impressions qui laissent le clairvoyant indifférent.

A Copenhague, le brouhaha ambiant des conversations a une sonorité tout autre que chez nous. Le tintement de la monnaie sur le comptoir des magasins ne rend plus du tout le son métallique de la nôtre ; il produit l'effet de petits morceaux de faïence, de vaisselle cassée qu'on renverserait. Ce qui m'avertit aussi, c'est la bonhomie, la complaisance des gens qu'on rencontre dans la rue; ils ont du temps et, si vous leur demandez votre chemin, ils se dérangent du leur pour vous accompagner une demi-heure entière. Ce sont enfin les braves tramways aussi lents que ceux qu'ils voiturent; ils font paisiblement leur service, en agitant flegmatiquement la cloche de repasseur qui, dans les pays du Nord, remplace notre insipide corne parisienne.

On s'imagine volontiers que, pour l'aveugle, tout est uniforme, que toutes les rues, toutes les places sont semblables et ne peuvent varier d'aspect. C'est encore une erreur : il ne faut pas longtemps pour s'apercevoir qu'on n'est pas à Paris. Pensez-vous que sur le Kongens-Nytorv, à Copenhague, je me crusse encore sur l'avenue des Champs-Élysées?[1]

En tout temps, en tout pays, d'autres impressions arrivent à l'aveugle. Ainsi, au village, quand passe un large souffle, il se sent tout pénétré par « le grand parfum de campagne. Selon la saison, ce souffle est chargé d'odeur de foins ou de blés mûrs, d'aubépines ou de senteurs d'automne, et il fait vibrer tout ce qui est sonore en nous[2] ».

L'aveugle a aussi sa vie morale et elle ne se distingue guère

1. *Impressions et Souvenirs d'Aveugle*, p. 12-13.

2. La question de la capacité intellectuelle de l'aveugle a été traitée, avec détail, dans deux articles des *Études* : *L'Aveugle dans la lutte pour la vie*, 15 janvier et 15 février 1896. Ils ont eu le grand avantage d'être revus par M. de la Sizeranne lui-même.

de celle du clairvoyant. Moins emmuré, infiniment moins coupé de communication avec ses semblables que l'homme qui est atteint de surdité, l'aveugle vit beaucoup moins replié sur lui-même. Sa première éducation a pu être défectueuse, trop dédaigné par les siens, ou trop choyé. Libéré de cette déformation première, il sera un homme comme les autres, mêmes qualités et mêmes défauts. Accessible à tous les sentiments qui font battre le cœur humain, il ne lui sera pas interdit de songer à fonder un foyer. Sans doute, note Maurice de la Sizeranne, la voie commune du mariage ne doit être suivie que très exceptionnellement par la femme aveugle. La cécité impose à l'autre conjoint des sacrifices auxquels l'homme, plus égoïste, a peine à se résoudre. Et si une aveugle, adroite et bien formée, peut aider grandement dans le ménage d'un autre, il lui est malaisé de s'occuper, elle seule, de tous les soins de son propre ménage. Mais il n'est pas rare que le jeune homme aveugle trouve la compagne fidèle qui consente à unir sa vie à la sienne : la femme se donne avec moins de retour sur elle-même. Bien plus, tout se rencontre. Maurice de la Sizeranne a tracé quelque part l'image charmante d'un intérieur d'ouvriers, où l'un et l'autre, aveugle, s'applique à sa besogne au milieu de jeunes enfants qui grandissent. Pour lui, il n'eût tenu qu'à son bon vouloir de trouver la compagne dévouée : sa vocation était autre.

L'aveugle est capable des plus hautes ascensions morales. Il faut lire les pages émues [1] que Maurice de la Sizeranne a consacrées à celui qui fut son maître d'orgue à l'Institution Nationale des Aveugles, à Lebel, le véritable organiste catholique, « ce poète des sons qui chante son cantique dans les galeries hautes de nos cathédrales », comme suspendu entre ciel et terre. A Saint-Étienne-du-Mont, Lebel voulait que son chant fût tout imprégné de l'âme de la liturgie. Se considérant investi d'une fonction quasi sacerdotale, sa foi interprétait, priante, plaintive, ou triomphante, tout ce qui se passait à l'autel. Dans son cabinet de travail, comme en cette après-midi du jeudi saint de 1883, il commentait parfois à ses

1. *Impressions et Souvenirs d'Aveugle*, p. 81-114.

élèves les sublimités de l'Évangile. « Il parlait du sermon après la Cène, s'enflammait, s'extasiait tour à tour, ému jusqu'aux larmes. » Il disait la valeur de la vie. La vie a un prix infini, puisqu'elle peut nous donner l'infini. « Chaque vie doit être conduite à son maximum d'expansion, et c'est un grand jour que celui où une âme a compris cela. »

Elles ont compris cela, les Sœurs Aveugles de Saint-Paul. Maurice de la Sizeranne aimait ce monastère qui élève sa façade blanchie, au portail surmonté d'une croix, à l'ombre des grands arbres qui font une verte ceinture à l'Observatoire, dans un quartier tout plein de couvents, d'hôpitaux et de silence, paisible oasis dans le bruyant Paris. Plus d'une fois, il dut pénétrer dans la chapelle au moment où la cloche annonce l'office du soir. Les religieuses se rendent au chœur. Deux à deux, elles s'avancent recueillies, leur long voile baissé. Arrivées devant les stalles, elles s'inclinent ensemble, et l'une, la clairvoyante, introduit sa compagne aveugle, puis s'agenouille à son côté. Symbole vivant et parlant de la charité chrétienne, résumé de ce qu'est l'Institut des *Sœurs Aveugles*.

Quand on présenta l'Institut à l'approbation de Pie IX, il ne put s'empêcher de dire : « Il manquait à l'Église ! » Dieu ne manqua pas à Annette Bergunion, qui, en 1851, donnait asile à quatre pauvres filles aveugles dans un petit ouvroir de la rue des Postes, mis à sa disposition par les Pères de la Compagnie de Jésus. Annette Bergunion nourrissait de hautes pensées. Jadis les membres des Quinze-Vingts, qui revendiquent comme fondateur le bon roi saint Louis, se donnaient bien entre eux le nom de « Frère » ou de « Sœur ». Mais ce titre n'indiquait qu'une certaine communauté de vie, sans répondre à aucun engagement religieux. Quelques congrégations admettaient parfois une aveugle à la profession religieuse, mais c'était une faveur très particulière. Ne pourrait-on pas créer une congrégation spéciale pour les aveugles? Dieu voulait cette congrégation ; elle se fonda en dépit de tous les obstacles.

C'est avec amour que Maurice de la Sizeranne raconte[1]

1. *Les Sœurs aveugles*. Paris, Lecoffre, 1901.

l'histoire et expose le fonctionnement de sa « chère maison ». Cette maison était un peu sienne. N'avait-il pas travaillé à son développement par son zèle persévérant pour la réhabilitation des aveugles? Mais en même temps, quelle illustration n'y trouvait-il pas pour sa thèse! L'accession des aveugles à la vie religieuse, n'est-ce pas la démonstration par le fait que l'aveugle est capable de la plus haute vie morale? Et déjà par la pensée, il voyait se multiplier partout ces groupements de sœurs aveugles venant en aide à leurs compagnes de cécité, leur faisant la classe, dirigeant des ateliers, ouvrant pour elles des maisons de refuge, de retraite, des hôpitaux. « Autrefois, vous étiez ténèbres, est-il dit dans les cérémonies de la vêture et de la profession; maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez comme des enfants de lumière. » Répandez autour de vous la lumière du Christ.

C'est pour répandre cette lumière qu'il établissait en 1898 la messe du Dimanche dénommé des Aveugles. Cette messe, dite, autant que possible par un prêtre aveugle, avec prédication faite par un prêtre aveugle, se célèbre chaque année, aux intentions de tous les membres de l'Association Valentin Haüy, le Dimanche de la Quinquagésime où l'Église fait lire aux fidèles le récit de la guérison de l'Aveugle de Jéricho. L'aveugle criait : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi! — Que veux-tu que je te fasse?— Que je voie. » Et Jésus lui dit : « Vois! ta foi t'a sauvé. » A l'instant, il vit, et il le suivait en glorifiant Dieu. — Un petit livret qu'on remet aux assistants dit les interventions miraculeuses de Jésus en faveur des aveugles, et donne les principaux textes évangéliques sur le précepte de la charité.

A la masse des aveugles, Maurice de la Sizeranne présentait des emplois, des travaux variés. Pour ceux que la cécité a frappés dans l'âge adulte, il les pressait de reprendre ou de poursuivre leurs occupations d'autrefois, adaptées à leurs possibilités présentes, au foyer familial, à l'usine, à l'atelier, au comptoir, à la ferme. C'est le cas des aveugles de guerre. Pour les autres, il s'ingéniait à découvrir et à faire connaître les professions et les métiers lucratifs, depuis l'emploi de

professeur de musique, d'accordeur, de masseur, de téléphoniste, jusqu'aux travaux de confection de sacs en papier, de brosserie, de vannerie, de rempaillage et de cannage des sièges, de fabrication de balais, de matelasserie, de cordonnerie, de tonnellerie.

Puisque l'aveugle, en général, est apte au travail, l'aveugle ne doit pas être traité comme un infirme, ni les écoles d'aveugles considérées comme des hospices ou des œuvres d'assistance. C'est l'aveugle lui-même, c'est la famille qu'il importe de convertir à cette idée. Mais c'est aussi du public qu'il faut redresser le jugement. Comment s'intéresserait-il, comment aiderait-il à l'utilisation des aveugles, s'il les en jugeait incapables? Maurice de la Sizeranne entreprit cette campagne en faveur des aveugles. Par sa parole, par son universelle correspondance, par ses voyages, par ses articles de revues, ses tracts, ses livres, il se fit agitateur, agitateur pacifique et ardent. Et l'on peut dire qu'il gagna sa cause. Si quelques notations, quelques déclarations de cet article ont pu paraître à quelques-uns un peu banales, cela même témoigne en faveur du succès obtenu. Pour mesurer le terrain conquis, il faudrait comparer 1881 avec 1924.

Mais déjà il ne s'agit plus seulement, chez Maurice de la Sizeranne, du défenseur et de l'avocat des aveugles. C'est l'organisateur et le réalisateur qui entre en scène.

*
* *

Pour juger de l'œuvre de Maurice de la Sizeranne comme organisateur, il faut se transporter au n° 9 de la rue Duroc, près le boulevard des Invalides, au siège de l'*Association Valentin Haüy pour le bien des Aveugles*. Quand il conçut la pensée de rendre les aveugles à une vie active et utile par une saine adaptation, Maurice de la Sizeranne se dit que tous les éléments de cette adaptation se trouvaient dans l'initiative de Valentin Haüy qui ouvrait à Paris, en 1784, la première école spéciale pour aveugles, et dans le génie bienfaisant de Louis Braille (1809-1852), un autre Français, qui, dès 1826, méditait l'écriture en points saillants. Et cependant sur

32 000 aveugles que comptait la France[1], combien arrivaient à gagner leur vie? Il s'agissait donc d'intensifier et de perfectionner cette formation, d'encourager et d'unir les efforts qui déjà s'essayaient ou se dépensaient en divers endroits, d'aider les aveugles instruits à trouver du travail, à patronner tous les aveugles dignes d'intérêt. Ce fut le but que se proposa l'*Association Valentin Haüy* (A.V.H.). Fondée en 1889, elle était reconnue d'utilité publique en 1891. Maurice de la Sizeranne, qui en fut le fondateur, en resta le secrétaire général toute sa vie. La présidence en fut remplie par des notabilités marquantes, Jules Simon, François Coppée, M. Gustave Noblemaire. Le général Balfourier, continuant la tradition, occupe aujourd'hui cette charge.

Maurice de la Sizeranne veut des statistiques exactes. Il sait qu'à telle époque, il y a, en France, 210 places vacantes dans les établissements d'aveugles : 85 pour les filles, 125 pour les garçons. Il sait le nombre précis et la condition des aveugles hospitalisés à la Salpêtrière, à Ivry, à Bicêtre. Ainsi, dit-on, Napoléon connaissait le chiffre exact des bouches à feu de ses différents dépôts d'artillerie. Mais il ne suffit pas de former les aveugles; il faut leur trouver du travail. Là est le point important. La question du patronage des aveugles est capitale entre toutes. On tâchera de savoir ce dont chacun est capable. On intéressera les patrons à leur sort. On les suivra par la correspondance dans leurs diverses situations. C'est un mouvement de 50 000 lettres, envoyées ou reçues, par an qui dit l'activité de l'association. 14 000 dossiers d'aveugles sont constitués, selon la méthode de Le Play. Maurice de la Sizeranne est le promoteur et la cheville ouvrière de toute cette organisation. Le vicomte de Meaux, longtemps son collaborateur, le voyant à l'œuvre, disait qu'il y avait en lui l'étoffe d'un ministre. Il y avait certainement quelque chose du génie de saint Vincent de Paul.

Il possédait le don de découvrir et de susciter des collaborateurs aptes. Et à tous il communiquait sa flamme. Pour écrire les livres de la bibliothèque des aveugles, il avait su réunir plus d'un millier de dames et de jeunes filles, qui

1. Une statistique du Ministère de l'Intérieur donne, pour 1883, 32 056 aveugles en France, 6 666 en Algérie.

donnent bénévolement leur dextérité et leur dévouement. Il excellait aussi à alimenter ce vaste organisme des ressources nécessaires. On bouclait chaque année sans grand excédent, mais on bouclait. Maintenant que l'homme a disparu, des amis avisés ne sont pas sans inquiétude pour l'avenir matériel de l'œuvre. Que Dieu continue à susciter d'intelligentes générosités !

Réalisateur, quand un projet avait été mûri, ou qu'une idée se révélait opportune, tout de suite il passait à l'application. Un ami lui parlait d'un collaborateur possible dont il lui énumérait les qualités, ajoutant : « On pourrait un jour ou l'autre se mettre en rapport avec lui. — Pourquoi tarder? interrompit Maurice de la Sizeranne. J'écris ce soir même. » Sa maxime était qu'il faut s'appliquer à prévoir, à faire les choses d'avance : on est alors plus maître du choix des moyens que lorsqu'on agit sous le coup de la nécessité. Il disait encore qu'il faut commencer par les choses les plus difficiles, celles qui demandent de l'effort. Il prémunissait ses auxiliaires contre ce sentiment que ce qu'on fait est le plus pénible et le plus important, que la charge des autres est plus légère et de moindre valeur. Il leur répétait aussi le mot de Guizot : Gardez-vous d'être ce qu'on appelle trop souvent un *excellent préfet*, c'est-à-dire un homme qui ne laisse aucune pétition, aucune lettre sans réponse écrite, mais qui ne se soucie pas si ses écritures deviennent des réalités vivantes. Attentif à l'ensemble et au détail, sans cesse il tenait ses auxiliaires en alerte. Et, avec cela, le plus humain des hommes. Par nature, nullement autoritaire. Son inclination était de *faire* et non de *faire faire*. Toute sa vie, il dut prendre sur lui pour commander. Et rien de contraint, de morose, ou de triste. De l'entrain, de la gaité, de l'humour; mais toujours avec charité et réserve : le mot qui fait sourire plutôt que le mot qui fait rire.

C'est au siège de l'A. V. H. que se trouve la *Bibliothèque Braille*. Si le génie de Louis Braille avait doté les aveugles d'un admirable moyen de communication, longtemps ce moyen fut surtout utilisé pour la correspondance ou des notes brèves. Vers 1881, les livres à l'usage des aveugles

étaient fort peu nombreux. Une cinquantaine d'ouvrages, formant environ 120 tomes, composait à peu près, en fait d'*imprimés*, tout ce que les aveugles français avaient à leur disposition. C'étaient, avec quelques livres de piété, surtout des ouvrages élémentaires : grammaire, arithmétique, géométrie, histoire, géographie, recueils de morceaux choisis, vers et prose, un choix de La Fontaine, « l'Art Poétique ». Et ces livres étaient très coûteux. Pour le reste, c'est-à-dire pour presque tout, l'aveugle en était réduit à recourir à un lecteur salarié ou à un ami complaisant. Procédé combien difficile et combien imparfait!

En 1884, Maurice de la Sizeranne fondait la *Bibliothèque Braille*. Grâce aux dons reçus, grâce au dévouement des écrivains bénévoles dont nous avons parlé, elle s'accrut rapidement. En 1910, elle comptait 26000 volumes. A l'heure présente, le chiffre en dépasse largement 80000. Lettres et musique, ouvrages de tous genres, religieux, philosophiques, historiques, scientifiques, récréatifs, ils circulent par toute la France et à l'étranger au moyen d'envois postaux s'il s'agit d'aveugles isolés, au moyen de bibliothèques roulantes expédiées périodiquement dans une soixantaine de localités où se trouvent des groupes d'aveugles instruits. C'est à 2000 abonnés qu'arrive régulièrement la lumière et aussi le gagne-pain avec les cahiers de musique. Ce sont plus de 50000 volumes qui circulent par année.

En même temps que la bibliothèque était lancé le *Louis Braille*, un recueil périodique de conseils, de renseignements à l'usage des aveugles. Bientôt suivait la *Revue Braille*, recueil mensuel, qui informe ses lecteurs aveugles de ce qui se passe dans le monde philosophique, littéraire, scientifique, politique de la France et de l'étranger. Dans le même temps, le *Valentin Haüy*, imprimé « en noir » à l'usage des clairvoyants, allait dire aux directeurs et professeurs des établissements consacrés aux aveugles, aux parents d'aveugles, à tous les typhlophiles français et étrangers, ce qu'il leur importe de connaître pour le bien des aveugles.

De ces différents organes, Maurice de la Sizeranne était l'âme. Il suivait de très près toute la production littéraire de notre temps. Livres, articles de grandes revues, rien d'impor-

tant, d'utilisable pour ses aveugles ne lui échappait. Nous pouvons dire que peu d'abonnés prenaient connaissance des *Études* avec une vigilance plus avertie. Il avait ses lecteurs qui lisaient pour lui. Il avait aussi sa manière de faire dépouiller, en sa présence, une revue, un volume dont il voulait lui-même se rendre compte. « Passez, passez, plus loin... allez lentement, relisez. » Et il notait sur sa tablette le passage à transcrire, le fait à conserver. En conversation il gardait le même souci ; et on le voyait tirer de sa poche sa réglette pour saisir au passage un nom propre, une date, un renseignement dont il comptait tirer profit[1].

Afin de gagner du temps et aussi du papier en écrivant, il avait imaginé, pour lui et les autres aveugles, un système d'*Abrégé orthographique*, présentement très répandu. Ce procédé a l'avantage d'être logique et de ne pas déformer l'orthographe.

Et au milieu de ces multiples occupations, il n'était pas loin de se considérer comme le serviteur inutile de l'Évangile. Quand on vantait devant lui les merveilleux progrès de l'Association Valentin Haüy avec l'intention de lui en faire honneur, il disait du ton le plus simple : « Elle s'est faite toute seule. »

Elle s'était si bien faite par lui qu'il arriva un moment où, sous la tension continue, ses forces faiblirent. Avec la guerre tous les services de l'œuvre s'étaient considérablement compliqués. Bientôt ce fut l'afflux des aveugles de guerre, aveugles à remonter moralement, à rééduquer, à occuper. Du matin au soir, c'était à la rue Duroc un va-et-vient de mutilés qui arrivaient par bandes de trois, quatre, cinq, conduits par un guide ou un camarade souvent blessé lui-même. Maurice de la Sizeranne luttait contre la fatigue, sentant que tout le monde devait donner son maximum d'effort. Enfin le 24 février 1918, il quittait Paris disant qu'il a besoin de retrouver

1. Dans l'émouvante allocution qu'il prononça au service funèbre célébré pour Maurice de la Sizeranne, en la chapelle de l'Institution Nationale des Jeunes Aveugles, le 7 février 1924, le très distingué aumônier, M. l'abbé Charles Relaux, lui applique ingénieusement, en la transposant, la parole du poète latin : « Je suis aveugle, et rien d'aveugle ne m'est étranger. »

sa vieille mère qu'il n'a pas visitée depuis de longs mois. D'ailleurs, il sera de retour dans trois semaines. Il se disposait à reprendre le chemin de Paris quand diverses circonstances le retiennent à Tain. Le 14 mai, il était frappé d'une congestion cérébrale.

Il se remit peu à peu de la secousse. L'intelligence n'avait pas perdu sa lucidité. Mais tout le côté gauche, la jambe, le bras, la main avaient été atteints. Graduellement, ses doigts retrouvèrent leur agilité pour écrire. Son œuvre, l'œuvre de toute sa vie, était là, à Paris, qui l'attendait. Mais il comprit que c'en était fini de son activité d'autrefois. Aucune plainte, aucun regret ne parut à l'extérieur, ni dans ses paroles, ni dans sa correspondance. Il vit dans son état l'expression de la volonté de Dieu, et trouva cette volonté bonne. Il reprit ses lectures pour ses aveugles, notant, expédiant à Paris ce qu'il jugeait intéressant à imprimer. Il suivait la marche de l'association et s'intéressait à des protégés plus en détresse. Mais désormais c'était aux âmes qu'allait son souci. Surtout, il priait, longuement, paisiblement. A quelqu'un qui lui demandait comment il arrivait à s'occuper, seul, après tant d'années de dévorante activité, il répondait : « Je ne trouve pas le temps de m'ennuyer; je ne m'ennuie jamais seul ; je suis même parfaitement heureux. » — « J'étais fait pour être chartreux », ajoutait-il avec cette pointe d'humour qui lui était familière. Avoir du temps pour prier avait été le besoin de toute sa vie. Dieu lui en concédait maintenant.

Il n'avait pas attendu ce temps pour se détacher de la face fugitive de ce monde. Autour de lui, à entendre le ton désenchanté de quelques-unes de ses réflexions, ses amis, moitié sérieux, moitié plaisantant, l'accusaient de pessimisme. A l'un d'eux il écrivait sur ce sujet :

Vous m'avez appelé pessimiste, même nihiliste. Je le suis, en effet, et ne puis m'en défendre, à l'égard des choses de ce monde. Mais au delà du créé qui nous échappe, il y a Dieu : en lui est notre point d'arrêt. Il me semble que j'ai autant de confiance en lui que j'en ai peu dans tout le reste. Il faut nous donner tout à Dieu sans chercher à retenir quoi que ce soit : d'ailleurs, c'est une grande illusion que de chercher à retenir quelque chose. Ce quelque chose nous est bientôt enlevé.

Il existe des natures bonnes, excellentes qui ne considèrent pas la

vie de la même manière, qui n'en sentent pas le vide. Je crois que cela vient surtout de ce qu'elles ne voient pas la fin, l'aboutissant des choses de ce monde. Elles sont toutes à l'effort de l'action présente. Ou bien on prend les choses sans trop les serrer dans la main ; alors on ne s'aperçoit pas combien elles sont fluides, qu'elles ne demeurent pas.

Ma conclusion est de nous donner aux autres complètement, sans réserve. Il y a tant de souffrances à soulager. Plusieurs vies seraient nécessaires pour réaliser une petite part de ce qui se présente à nous. Mais Dieu ne nous demandera compte que du morceau qu'il nous en donne. Servons-le donc dans la personne de ceux qui ont besoin d'être aidés. Mais qu'en Dieu soit notre seul repos, au lieu de poursuivre toujours autre chose, puis autre chose, puis autre chose encore... La vie ne vaut pas la peine d'être vécue si l'on en retranche ce que la religion nous apprend qu'elle est.

Fréquemment, dans ses lettres il revient sur ce besoin de stabilité qui est au fond de notre être, et sur l'écoulement de toutes choses ici-bas. Et cependant le sentiment de la fuite des choses est bon. Si elles étaient autres, aurions-nous la force de les dépasser pour nous approcher de Dieu ? « L'impression de fini, d'incomplet, de borné que donnent les choses de la terre nous fait penser au ciel. Et le ciel, c'est Dieu possédé. »

Dans sa vie parisienne, parmi ses multiples occupations, il se tenait près de Dieu, autant qu'il le pouvait en la présence du Divin Sauveur. « Tâchons de le voir, écrivait-il, constamment près de nous, assistant à tout ce que nous faisons. Parlons-lui dans notre cœur sans bruit de paroles. Quelle chose admirable de penser que nos pauvres actions se font en la présence de Dieu, ont Dieu pour témoin ! Consultons intérieurement Notre Seigneur sur chaque chose : il nous éclairera, il nous aidera. »

A la fin de sa vie, il aimait à se renouveler par quelques jours ou quelques heures de retraite à Clamart. Ne serait-ce point de l'égoïsme, se demande-t-il dans ses notes, d'interrompre sa vie d'action pour s'occuper de son âme ? Ne serait-ce point une recherche de son repos ? « Mais que pouvons-nous par nous-mêmes ? Que vaut notre travail si Dieu ne le féconde ? Rappelons-nous combien de peine, en tant d'occasions, nous nous sommes donné pour rien. » Il faut nous façonner à laisser Dieu agir par nous.

Dans sa solitude de Tain, Maurice de la Sizeranne vivait des jours remplis, se plaignant seulement qu'ils passaient trop vite. La mort était plus proche qu'il ne pensait. Le vendredi 11 janvier 1924, il dicta une longue lettre au sujet d'une affaire de l'Association. Ce même jour, le médecin, le rencontrant dans la maison, est frappé par son air de fatigue. Il l'oblige à se coucher. Le lendemain soir, samedi, vers six heures, il le trouva tellement changé qu'il parla à la religieuse qui prenait soin de lui d'extrême onction, mais sans insister pour que ce fût aussitôt. Le malade demande qu'on le laisse reposer. Soudain, on entend un soupir. On se précipite. C'était le dernier. Maurice de la Sizeranne était mort comme sans doute il l'avait désiré, simplement, humblement, sans causer de gêne à personne. Trois jours auparavant, il avait reçu la sainte communion. Il la recevait d'ordinaire plusieurs fois par semaine.

Ses funérailles furent pieuses, simples et modestes, « comme si, remarque un témoin, cette grande âme, humble jusqu'au bout, eût voulu s'en aller dans l'humilité[1] ».

Sur sa tombe, il convient de répéter ce qu'il disait de Valentin Haüy : « Ce fut un apôtre. Ce qui fait la grandeur d'un homme, c'est plus encore la force de conviction et de volonté que la pénétration d'esprit. Pour que quelque chose de nouveau, de grand pénètre dans le monde ou y rayonne, il faut l'intervention d'un homme. Sans doute on peut dire que cet homme est, à quelques égards, la résultante de son temps, l'expression d'un ensemble d'efforts. Mais c'est sa volonté qui a donné le branle, qui a décidé du résultat. »

Dans tout ce qui s'est fait, en ces quarante dernières années, pour le bien des aveugles, on trouve la pensée et la main de Maurice de la Sizeranne.

Lucien ROURE.

1. Sur la proposition du maire, en vue de perpétuer la mémoire d'un homme de grand cœur, il a été décidé que la rue Charbonnière, à Tain, s'appellera désormais rue *Maurice-de-la-Sizeranne*.